





# MOUVEMENT INTERNATIONAL

## En Allemagne

### A quand le dénouement?

Le prolétariat allemand, plus que tout autre prolétariat, n'a qu'une issue pour améliorer sa situation : c'est de faire la Révolution sociale.

D'après les événements qui se déroulent un peu partout dans le pays, ce serait à croire que le dénouement est proche. Mais, pourtant, il ne faut pas se faire trop d'illusions, quoique, dans son cynisme sans borne, la bourgeoisie allemande ne tienne pas compte de la patience du peuple. Il est vrai que cette patience est incomplète.

Il faut tout de même espérer. Par la seule force des choses, le prolétariat allemand est forcée de chercher une issue, à l'atome, certes, mais enfin... De la sorte, il apprendra à faire ses affaires lui-même et à se passer des bergers, plus mauvais que bons. Pour autant que nous en apprenions les derniers mouvements des masses ouvrières allemandes, la confiance en certains mauvais bergers commence à décliner.

C'est ainsi que la dernière tentative de grève générale, qui eut lieu le 10 août et jours suivants, a été complètement sabotée par les manitous du parti social-démocrate et les permanents de la C.G.T. allemande. De cela, les prolétaires allemands sont très mécontents, et ils le laissent entendre.

En tant que parti des masses ouvrières, l'heure de la mort proche de la social-démocratie sonne. E' la colère grande aussi dans les syndicats réformistes allemands contre les permanents.

Mais voilà : cette confiance qui se débat de certains, s'adresse à d'autres. Et le Parti communiste a bénéficié dans une certaine mesure. Pourtant, il la mérite aussi peu que les autres. N'empêche qu'on est forcée de la constater.

\*\*

Que je fasse, en quelques mots, l'histoire de cette tentative de grève générale.

Lors de la dernière baisse du mark, et par l'effet d'une spéculation inouïe, les prolétaires allemands, avec leurs salaires, étaient dans l'incapacité totale d'acheter le nécessaire à la vie, et, de plus, les vivres se paréfiaient. La confiance en l'argent (ou en ce qui sert d'argent) s'en allait, de même que le goût du travail. Car, « à quoi bon travailler, si je ne puis manger ? » s'est dit pendant quelques jours le prolétariat. Sur les augmentations de salaires demandées, il n'était accordé que des sommes dérisoires, bien loin d'être en rapport avec le prix des vivres.

Des cessations de travail eurent lieu un peu partout et allaient en se généralisant. Les grévistes demandaient des vivres et l'établissement d'un salaire selon le cours du prix de la vie. On était encore bien loin de compte de la grève générale pour l'abolition du salariat et l'expropriation de la bourgeoisie. Tout de même, dans certaines villes et contre, les masses prolétariennes, n'ayant pas de vivres, se mirent en mesure de s'en procurer et de se les partager, sans, toutefois, refuser de les payer à des prix raisonnables. Les défenseurs de la bourgeoisie entrentent aussi dans la lutte, et, dans certains endroits, n'hésitent pas à mitrailler les affamés. C'est ainsi, entre autres, qu'à Hannover, ville où régne en maître — il est le premier maître — celui qui, de majorité publique, est connu sous le nom « d'assassin des ouvriers », tout en étant social-démocrate — j'ai nommé Noske — le nombre des assassinats, dans ces derniers événements, se chiffre à plus d'une quarantaine.

Donc, les manitous social-démocrates — dont le précédent nommé est un des plus beaux échantillons — et les fonctionnaires syndicaux désavoueront les masses luttant pour l'assurance du pain quotidien et déclareront que cette grève n'avait pas sa raison d'être et la nommeront : grève sauvage (wildler Streik).

De l'attitude des réformistes, les politiciens communistes voulurent profiter et chercher à diriger ce mouvement de masse. Et, malgré les raisons et les buts nettement économiques qu'avait ce mouvement, ils l'orientèrent vers des fins politiques.

Aux revendications précitées, ils ajoutèrent : « Démission du ministre capitaliste Cuno et remplacement par un gouvernement d'ouvriers (?) et paysans (?) (Arbeiter und Bauerregierung). » Ce fut encore un des moyens qui contribueraient à saboter la grève générale, car la bourgeoisie concedrait à envoyer promener le ministre réactionnaire Cuno pour le remplacer par un autre, un peu plus modéré. Et le tour fut joué : les communistes purent dire qu'une bonne partie de leur principale revendication avait abouti.

Donc, pour ces diverses raisons, ce mouvement fut mort avant de naître au grand jour. La grève ne se généralisa pas ; les cheminots et les postiers n'y participèrent pas. Elle fut à peu près impossible une journée durant dans les grandes corporations bâtimen, métallurgie, textile, portes et docks, gaz et électricité. Dans certaines villes et contre, elle dura deux, trois jours, et même plus, ayant été déclenchée avant le mot d'ordre du Parti communiste et continuant malgré lui. Des corporations purent enfin la lutter.

Dès l'ensemble, les prolétaires, vaincus, une fois de plus, rentrèrent dans leurs basines avec quelques minimes augmentations ne leur garantissant nullement la sécurité du lendemain, ainsi que du jour même.

A vrai dire, la lutte n'est que renvoyée, les mêmes causes subsistant devant produire les mêmes effets. Mais il faut faire en sorte que les résultats soient différents.

\*\*

« L'insécurité du lendemain ». Voilà où se trouve l'acuité de la question. Le prolétariat allemand s'estimerait heureux s'il pouvait retourner aux conditions du temps de paix. Et jusqu'à présent, toutes ces luttes, avec moyens révolutionnaires, n'ont eu que ce but-là. La bourgeoisie, dans son incommensurable rapacité, ne capitulera pas d'assaut bon gré, et si par la force le prolétariat l'oblige à capituler, c'est qu'alors un minime effort de plus suffisant pour l'anéantir complètement. Ce sera la Révolution.

Voilà comment le fascisme peut aller de l'avant, si les masses ouvrières ne savent pas y mettre le holà !

\*\*

Or, à quand le dénouement ? Mais le vrai dénouement, c'est la Révolution sociale qui émancipera totalement la classe productive de bien-être et de bonheur, et en même temps délivrera de leurs chaînes tous les immémoriaux lutteurs privés de leur liberté. Quelques noms connus me viennent sous la plume : étres sensibles s'il en fut, qui jetten le cri d'angoisse pour tous les emprisonnés. Un Erich Mühsam, poète anarchiste au cœur on ne peut plus sensible aux cris des révoltes ; un Ernst Toller, le poète des masses, qui nous en fit saisir les mouvements conscients et inconscients ; un Fechenbach, publiciste courageux dévoilant les dessous réactionnaires, et enfin un Max Holz, révolutionnaire en action.

Ceux-là, que nous connaissons, souffrent avec tous les hommes, qui écoule l'ombre des prisons. Et ils souffriront encore longtemps, si le dénouement final n'arrive bien-tôt : c'est-à-dire la Révolution sociale émancipatrice.

Aout 1923, Leipzig.

E. BRUNET.

### Un appel de l'A. I. T.

Travailleurs de l'Allemagne ! Les événements tragiques se succèdent avec une vitesse vertigineuse.

Les requins de la Banque et de la grosse industrie allemande ont amené la classe ouvrière de l'Allemagne, le peuple allemand tout entier au bord de l'abîme. La famine approche à grands pas. Les grèves surgissent partout spontanément, s'étendent sur tout le territoire et sont le résultat inévitable de l'incapacité flagrante du capitalisme et de l'Etat d'organiser la vie normale du peuple travailleur.

Et l'ouvrier croise les bras et attend ! La Révolution vient. Et avec l'avènement de la Révolution, c'est la liberté et le bien-être pour tous.

Mais prenez garde que cette Révolution, surgie des couches les plus profondes de la classe ouvrière productrice de toutes les richesses sociales, ne devienne soudainement, et à votre insu, un simple coup d'Etat politique.

Tous les partis politiques de l'Allemagne s'enfrechiront à l'heure actuelle et convoient le pouvoir. C'est tout ce qu'ils voient à profiter dans la débâcle qui approche.

Vous savez déjà, grâce à votre triste expérience de ces quatre années, que les social-démocrates avec les syndicats réformistes qui sont à leur remorque, ont été incapables de donner à la classe ouvrière bien-être et liberté. Dès le premier jour de la proclamation de la République allemande, ils étaient devenus des traitres à la classe ouvrière, donnant tout leur appui à la bourgeoisie réactionnaire allemande, en faisant appel, hier, aux Cuno, aujourd'hui aux Stresemann pour les faire sortir du zuppet.

Parmi les condamnés se trouvent nos camarades organisateurs, les plus aimés et les plus respectés : Attilio Sassi, secrétaire du Syndicat des Mineurs et membre du Comité de l'U.S.U. ; Francesco Giulietti et Michele Veglia, secrétaires de la Bourse du Travail de Minervino.

Camarades ! Crions toute notre indignation au monde du Travail !

Camarades italiens, qui connaissez les belles luttes des braves travailleurs agricoles des Pupilles et des mines du Valdarno, qui aviez aimé les militants dévoués et vaillants qui aujourd'hui enfermés vivants dans des tombes, camarades des autres qui aviez tant apprécié les luttes du prolétariat italien durant les années où il marchait courageusement en avant : pensez aux victimes des luttes communes, à ces camarades qui resteront peut-être pour toujours dans leurs cellules pour avoir refusé de demander grâce aux juges bourgeois.

Le Comité Central de l'U.S.U.

Travailleurs allemands ! Vous êtes les créateurs des richesses sociales de votre pays. Restez-en les seuls maîtres et que sur la bannière qui flottera un de ces jours sur l'Allemagne libérée, se dessinent en lettres d'or le seul mot d'ordre qui puisse être le vôtre :

L'émancipation des Travailleurs est l'œuvre des Travailleurs eux-mêmes !

Le Bureau administratif de l'Association des Travailleurs (syndicalistes révolutionnaires).

### En Italie

#### On persécute toujours

Pendant que la réaction en Italie accueille de nouvelles réactions et continue la destruction des organisations syndicales survivantes, que les prolétaires sont assassinés, assassinés, les galeries continuent d'engloutir des centaines et des centaines de victimes. Les tribunaux et les cours d'assises abondent de camarades impliqués dans des procès intentés par les autorités policières et judiciaires durant ces trois dernières années, quand la magistrature, la police et le fascisme se sont unis pour préparer ensemble l'avènement de ce dernier à Pouvio, au moyen de la réaction la plus impitoyable et d'une terreur inouïe contre le prolétariat et surtout contre notre mouvement syndical.

Les épisodes de la défense prolétarienne dont les épilogues tragiques sont inévitablement restés circonscrits à une responsabilité bien déterminée, ont amené à des arrestations en masse des travailleurs en vue d'abattre les organisations les plus fortes et les plus consciencieuses, et les militants les plus dévoués. Et avec des systèmes d'instruction judiciaire inouïs compris la torture morale et physique des prévenus, des procès monstrueux ont été échafaudés, la plupart d'entre eux finissant par de sérieuses condamnations.

Ces derniers jours encore, les procès de la Cour d'assises d'Arezza, contre les mineurs du Valdarno et de celle de Troni contre les pays de Minervino Murge se sont terminés par des verdicts féroces contre nos camarades qui furent atrocement insultés dans la salle d'audience, même par les avocats, par la presse et par la clique fasciste qui, dans certains cas, avaient tenté de lyncher les condamnés.

Dans les procès de ces derniers jours, les camarades du Valdarno, de Minervino Murge et de Cérignola ont été condamnés à de longues années de prison. Les condamnations varient entre 30, 20 et 10 ans chacun ; bien peu ont reçus des peines moindres.

Parmi les condamnés se trouvent nos camarades organisateurs, les plus aimés et les plus respectés : Attilio Sassi, secrétaire du Syndicat des Mineurs et membre du Comité de l'U.S.U. ; Francesco Giulietti et Michele Veglia, secrétaires de la Bourse du Travail de Minervino.

Camarades ! Crions toute notre indignation au monde du Travail !

Camarades italiens, qui connaissez les belles luttes des braves travailleurs agricoles des Pupilles et des mines du Valdarno, qui aviez aimé les militants dévoués et vaillants qui aujourd'hui enfermés vivants dans des tombes, camarades des autres qui aviez tant apprécié les luttes du prolétariat italien durant les années où il marchait courageusement en avant : pensez aux victimes des luttes communes, à ces camarades qui resteront peut-être pour toujours dans leurs cellules pour avoir refusé de demander grâce aux juges bourgeois.

Le Comité Central de l'U.S.U.

### En Amérique

#### Les I. W. W. augmentent

#### leurs effectifs

Les I. W. W. reviennent, petit à petit, à la force qu'ils possédaient pendant la guerre. Le rapport de juin indique une augmentation appréciable des membres de l'organisation. Cette augmentation est surtout à enregistrer dans les syndicats des ouvriers du Bâtiment et des ouvriers agricoles. Les I. W. W. manquent de propagandistes et d'organisateurs. On ne peut pas risquer pour eux de faire de l'opposition à leur action, mais il faut leur faire faire de l'opposition à leur action, et qui reste distante et qui commande le système.

Il est hors de doute, dans ces conditions, que les groupements extérieurs au syndicalisme, qui veulent ouvrir révolutionnairement, doivent rester dans son orbite, être les serviteurs dévoués et attentifs, les gardiens, les sentinelles vigilantes du mouvement de classe et non tenté de se substituer à lui. Tous ces faits nous obligent à revenir en arrière, à ROMPRE le contact, pour reconquérir notre liberté et notre indépendance, pendant qu'il en est temps.

Pour le Parti Communiste, les « accords cirkonstancials » doivent être « permanents », le programme et l'action du syndicalisme doivent « disparaître » devant le programme et l'action du parti politique.

Dans ces conditions, il ne reste plus au syndicalisme qu'à briser les liens mortels qui l'unissent à un allié qui s'est révélé un adversaire implacable, un maître insupportable, un associé incompréhensible et dangereux.

Voilà pourquoi Limoges doit être un nouveau Amiens, qui rendra au Syndicalisme sa vraie place, en lui restituant sa liberté.

Il en sera ainsi, si tous les syndicalistes reconnaissent, après ceux des G.S.R., qu'ils n'ont été trompés par des gens sans conscience de classe, sans scrupules, qui n'hésitent pas, par ces temps troublés, à mettre la C.E. confédérale « en vacances » et s'en aller à Bordeaux au moment où gronde la Révolution allemande, qu'ils appellent de toutes leurs forces, repoussent de tout leur cœur et craignent de toute leur carcasse.

que, les anciens pourront renaitre — s'ils ne sont pas dépassés — ni les uns, ni les autres ne seront capables de se substituer au syndicalisme, qui restera l'interprétation constante de la vie toujours animée, toujours en mouvement vers le Progrès. De force sociale qu'il était, le syndicalisme deviendra le « système » social ; il portera en lui, après avoir éliminé toutes les forces de stagnation, toutes celles qui doivent lui permettre de poursuivre sa marche en avant. A l'encontre des autres systèmes sociaux, de toutes les formes grégaires d'organisation qui, jusqu'à maintenant, ont véhiculé dans leur propre corps les germes de leur disparition, le syndicalisme, à toutes les périodes de l'histoire à venir, portera en lui-même, par le jeu normal de ses organes, par l'activité incessante de ses cellules, par la coordination des efforts de ses éléments, par l'harmonie et la souplesse de son mécanisme, par son adaptation aux nécessités, tous les facteurs des transformations futures et nécessaires qui, toujours, s'opéreront sur le plan de la production.

Qui pense encore à vouloir « capter », à subordonner, asservir, une telle force naturelle ? Qu'on l'ose donc, au grand jour, et on verra quelle sera la réponse que les travailleurs feront à une telle prétention.

Ce sont ces raisons déterminantes qui, en 1906, ont amené les syndicalistes de cette époque, éclairés par G. Sorel — qui n'est pas étranger à la rédaction de la Charte d'Amiens — à placer le syndicalisme hors de l'atteinte des partis et des sectes.

Après l'échec irrémédiable des questiess sous l'impulsion bienfaisante de Jaurès, des relations plus cordiales s'établirent entre les partis et les syndicats. S'il n'y eut jamais d'accords circonstanciels, il y eut certainement et souvent « entente tacite », entre gens de bonne foi.

C'est pour avoir voulu s'assurer par un texte précis l'état de choses existant que nous avons accepté « les accords circonstanciels », que nous avons, suivant la coutume, « légalisé » l'entente tacite d'autrefois.

Bien mal nous en pris. La mauvaise foi de nos co-contractants se révéla à la première occasion. Ils prétendirent transformer la « liaison » passagère en mariage définitif ; ils voulurent s'arroger le droit de diriger le mouvement syndical suivant leur seul désir, et tentèrent de se substituer à lui. Tous ces faits nous obligent à revenir en arrière, à ROMPRE le contact, pour reconquérir notre liberté et notre indépendance.

Pour le Parti Communiste, les « accords circonstanciels » doivent être « permanents », le programme et l'action du syndicalisme doivent rester absolument matrice de toute son action (préparation, exécution et développement).

C'est lui, force de classe, qui décide, détermine, exécute, fixe et réalise. Les autres, forces d'appoint, s'associent à son action, agissent sous son impulsion, marquent en direction des buts de classe à atteindre. Voilà pour la période pré-révolutionnaire.

La révolution ayant pour but de faire disparaître tous les parasites, d'abolir les classes, de faire, avant toute autre chose, de chaque individu valide : un producteur, il n'est pas douteux que la synthèse de toutes les forces s'opère par un resserrement sur le centre ; c'est-à-dire que tous les Partis politiques, tous les groupements philosophiques de classe verront, d'abord et avant tout, leurs adhérents, leurs adeptes qui viendront s'intégrer dans le syndicat, groupement naturel de ces producteurs. A ce moment, par la force même des nécessités révolutionnaires, toutes les forces actives d'un pays seront obligées de se réunir sur le même plan, sur le seul plan capable d'assurer la vie et le développement de la Révolution, sur celui de la production. Il est donc indéniable que le syndicalisme, foyer central de la révolution, facteur essentiel de sa réalisation, sera l'animateur, la force principale et déterminante qui dirigera le mouvement et s'imposera, par son caractère, à tous les autres groupements venus se fonder en lui.

Nous ne pouvons pas dire que sa parution soit assurée indéniablement.

De gros efforts sont nécessaires, les organisations syndicales qui luttent comme la B.S. luttent, pour la défense du syndicalisme, ont le devoir de la soutenir. Certaines l'ont déjà fait. D'autres doivent suivre cet exemple. La province doit se réveiller et agir vite en raison du temps qui nous reste dès l'ici le Congrès de Limoges.

Les amis de la B. S. ne sont pas tous à jour de leurs cotisations mensuelles de 10 francs ; pour certains, celle de juillet est encore à verser.

Il sera procédé au recouvrement de ces cotisations par le trésorier du trésorier Raoul 55-78, Paris (9<sup>e</sup>), moyen par lequel également on est prié, de préférence, d'effectuer l'envoi des fonds destinés à la B. S.

Sur demande, le trésorier fera l

## FAITES DES ABONNEMENTS au *Libertaire*

### BULLETIN D'ABONNEMENT

Gamarade Férandel,  
administrateur du « *Libertaire* »,  
9, rue Louis-Blanc Paris (10<sup>e</sup>)

Ci-joint ouvrez trouver (ou bien)  
Je vous adresse ce jour d'autre part la  
somme de : .....  
en mandat-poste (ou carte) ou chèque postal  
pour un abonnement de ..... mois.  
NOM et PRENOMS .....  
PROFESSION .....  
ADRESSE .....  
DEPARTEMENT .....

Découpez ceci et faites-le  
remplir par un camarade

### ABONNEMENTS

FRANCE

Un an ..... 10 fr.

Six mois ..... 5 fr.

Aux abonnés de l'hebdomadaire seront consentis des avantages appréciables pour l'abonnement au quotidien. Profitez-en : abonnez-vous !

De préférence utilisez notre Compte Chèque Postal Férandel n° 586.65 Paris. Vos frais d'envoi de fonds ne s'élèveront qu'à 0 fr. 25 — aucun risque de perte.

## Qu'ils se souviennent

Qu'ils se souviennent de ce que l'Union Sacrée a coûté de sang aux prolétaires, ceux qui jouent les champions de l'intérêt général et de la collaboration des classes. Qu'ils sentent leur conscience et qu'ils jettent un regard sur leurs mains, les lâches et les apostats qui vivent en parasites au sein de la C.G.T. Lafayette — heureusement, peut-être, plus pour longtemps. Leur crime est cependant tout révélé ; comment peuvent-ils l'avoir déjà oublié ?

S'ils se livraient de temps en temps à l'examen que nous leur conseillons, il est certain qu'ils n'ouvriront plus la bouche pour lâcher des torrents d'injures et que leur plume se refuserait à salir les militants qui sont restés de VERITABLES REVOLUTIONNAIRES.

Un d'entre eux peut être fier de l'article qu'il a pondu dans le quotidien du syndicalisme réformiste, *Le Peuple*, article intitulé « Autour d'une manifestation ». Il s'agit des deux Congrès des institutrices et de « missieu » se livre à une diatribe qui n'étonnera que les camarades qui ne connaissent pas son passé.

Apprécié-les : Eh bien, oui, nous devons continuer. Si nous n'avions, déjà, par notre méthode, de nos études, par le sérieux de nos arguments, de notre documentation, de notre position sur les divers problèmes et de nos solutions, réussi, dix-mois après la scission, à reconquérir une belle autorité, le dernier Congrès du Syndicat National des institutrices constituerait, à lui seul, l'enclavement décisif.

Des réformistes, les membres de cette organisation ? En tout cas, ils ont eu, sur le reconnaître, une attitude plus crâne, plus impressionnante, plus révolutionnaire que celle des *quatre douzaines des demi-jours et d'hystériques qui, au même moment, ont battu le pavé pendant deux jours autour des Commissions syndicales des G.S.R.* de la subordination et de l'international rouge. On se demande même en quoi ces derniers débats ont des rapports avec les préoccupations de la généralité des membres du corps enseignant.

Et voilà. Quand on est devenu une gâchette et un « foireux », on croit faire oublier son ancienne attitude en se permettant d'insulter les anciens amis. Cet ignoble type n'est autre que Rey, l'ancien secrétaire de l'U.D., de l'Allier.

A quoi rêve Million ? Croit-il que nous le prendrons au sérieux, quand il nous rappelle de la Charte d'Amiens, qui, elle, par exemple, n'a rien à faire avec le réformisme à la sauce Jouhaux ?

Jouhaux est l'enfant gâté de l'*Ecole Nouvelle*. Pourquoi Million ne lit-il pas ce journal ? Il apprendrait que ses arguments sont « spécieux » et qu'ils n'empêchent pas le gros *lion* de répondre : « Présent ! » à l'appel du bloc bourgeois.

De part et d'autre, on veut l'unité et c'est à ce moment qu'on voit les militaires les plus en vogue ou bien pactiser avec la bourgeoisie ou bien provoquer leurs camarades ouvriers. (Redoutent-ils que l'unité leur enlève leur fauteuil ?) Ce n'est pas par de telles compromissions, ce n'est pas par des insultes qu'on fera l'unité. Demi-foi ! Hystériques ! Ah ! comme ce serait facile d'appliquer la loi du talion, où pour cell, dont pour dent, comme ce serait facile de rendre coup pour coup, lorsqu'on a affaire à des adversaires dont la conscience est aussi chargée que celle de celui qui se faisait appeler : « L'Aimé du combat ».

Et quoi ! C'est bien Rey qui, en 1917, insultait Jouhaux et les autres dans les différents meetings et qui, en 1920, vint faire un stage à la prison de la Santé ? Si notre mémoire est fidèle, c'est pendant son emprisonnement qu'il s'agencoula devant saint Jouhaux. Il changea son fusil d'épaule et se mit à tirer sur cette minorité qu'il défendait quelques semaines avant avec tant d'ardeur.

Il continue son feu qu'il voudrait meurtre ; libre à lui, mais gare à la casse.. Nous ne parlerons, ici, ni de fourberie, ni d'hypocrisie, ce qui ne veut pas dire que nous sommes décidés à nous laisser insulter. Au besoin, nous le prouverons. Mais, pour aujourd'hui, nous nous contenterons de répéter aux travailleurs syndiqués qu'ils aient à se méfier de ceux qui ont rejoint si facilement les « jusqu'au boutistes », les spectateurs bénévoles de l'affreuse boucherie.

Pierre LAGOURD.

## Dans l'Enseignement

### Autour du Congrès de Brest

Le samedi 4 août eurent lieu plusieurs réunions préparatoires : *Groupes des Jeunes*, sous la présidence d'Aulas ; *Groupes féministes*, sous la présidence de Marie-Louise Perrot ; *C.S.R. de l'Enseignement*, où Delaunay et Josette Cornec fournirent des exposés très documentés sur les méthodes Decroly et Montessori. C'est sûrement à ces trois réunions préparatoires qu'il fut fait le plus de travail pré-électoral. Ce fut, en quelque sorte, la journée professionnelle du Congrès.

Dimanche 5 août, grande séance d'ouverture. Audition des témoins.

M. Quinio, adjoint au maire de Brest, vient excuser son patron et assurer le Congrès de toute leur sympathie.

Heureusement ! S'il ne l'eût affirmé bien fort, nous aurions eu peine à le croire. Ceux qui avaient vu, samedi soir, les camarades René Martin, secrétaire de l'U.D.,

Pas fort variés, les thèmes de l'apprenti-débutant !

Enfin, il nous sortit cet aveu : « La Révolution, nous la ferons ! Avec le syndicalisme, ou par-dessus le syndicalisme, si le fait ! »

Pas mal, pour un fonctionnaire confédéral, hein ? Mais, que diable reste-t-il là, alors ? Et que va-t-il au parti des Cachin et Cie, faire tout de suite la Révolution par-dessus le syndicalisme ?

Enfin, les tirades terminées, nous allâmes manger.

La discussion continua toute l'après-midi.

Marie Guillot, Lavenir, Moulaud, Thomas démontrent, les fausses conséquences de l'emprise communiste sur les syndicats. Moulin, Clével, Bouet, soutiennent la thèse contre.

Et l'on vota : 72 mandats (42,50 % des adhérents) pour la motion Sémard ; 42 mandats (33 % des adhérents) pour la motion Marie Guillot-Lartigue ; 20 mandats (24,50 % des adhérents) s'absténnent ou sont absents.

Les délégués s'en allèrent dîner. A la sortie du restaurant, ils eurent la joie de revoir... G. ston Monnoussau au lui-même, retour d'une promenade en mer, et qui venait s'enquérir du résultat du vote !

Beaucoup ne lui pardonnaient pas leur déjeuner du matin, un peu trop retardé !

Deux rapports très fouillés, documentés, boursés de faits ; celui de Josette et Jean Cornec, sur la défense laïque, et celui du syndicat du Rhône, sur les *Livres d'histoire*, reflètent l'attention unanime du Congrès. Ils constituent une source inépuisable de documents pour le militant. Et, avec le premier, notamment, Moulaud se taita un joli succès au meeting qui clôtra le Congrès, le mardi soir, au théâtre municipal.

(1) Dans l'*École* du 8 août, Férandel lui répond. Et quelques jours plus tard, il fait état de ses réserves que nous fassions au sujet du *Libertaire*, politicien plus dangereux peut-être que d'autres parce qu'il malin, nous ne pouvons nous empêcher d'applaudir à ce magistral scuiflet : « Monnoussau m'expliquera un jour, je pense, pourquoi il considère comme une personnalité extérieure au syndicalisme, une personne plus importante que moi. »

Le secrétaire provisoire : Robert Edouard.

Adresser la correspondance à Edouard R., 56, rue de la Sablière, à Asnières.

Que cela lui plaise ou non, je suis membre de la C.G.T.U. Avec ou sans sa permission, j'en exercerai les prérogatives !

Une séance de nuit organisa la *Caisse de prêts aux révoqués*, créée l'an dernier au Congrès de Paris.

Le Congrès de Paris me fait songer à un jeune homme qui a bien divertit le Congrès.

En 1921 et 1922, les Congrès se tinrent successivement à Paris. Nous y vîmes la plupart des militants de la Seine. Cette année, le Congrès de Brest n'attira qu'un syndicat de la capitale. Mais un as !

Le citoyen Durli, ex-camarade de Ker, nous affirmait-il, avec lequel il collaborait au Comité d'Études Économiques, membre ou secrétaire de ne pas plus au juste) de la Fédération Sportive du Travail, membre du Parti communiste, évidemment. Et même, je pense, syndiqué à ses moments perdus !!!

On ne l'avait même pas aperçu aux deux Congrès de Paris. Mais ici, il se révèle. Que ce fut pour la partie, pédagogique, sociale, politique de l'*École Emancipée*, il annonça sa collaboration multiple, autant qu'imprévue. Ses interventions furent innombrables. Il parla de tout et à propos de tout. Même certainement, il sortit théâtralement et revint, quelques instants après, avec une personne ne s'avançait d'ailleurs le rechercher.

Jenlands encore le trésorier de la Fédération marmonna, après sa fugue : « Eh bien ! mon salaud ! Tu reviennes avec syndicat qui n'a pas payé ses dettes à la Fédération, un groupe des Jeunes en retard pour ses cotisations et un groupe féminin qui doit aussi de l'argent, et tu veux ici nous la jouer au dictateur ? Ben ! Tu es cultote, toi ! »

Gardon expose comment il a fait rééduquer Audouze. Mais sa méthode (sollicitations incessantes auprès de tous les élus) n'a point l'air de plaire fort au Congrès.

Bouet lui répond qu'il ne va pas faire de pourtant sollicités et maintes fois promises, ceux-là qui jouaient en écoutant discourir Mésison le citoyen Quinio. Heureusement, le camarade Férandel, ayant pu l'arrêter, après sa fugue.

Ensuite, René Martin assura les institutions syndicales de l'appui, de la collaboration des travailleurs manuels.

Il nous eût une première audition du citoyen Monnoussau, assez brève. Approuvé par une partie du Congrès, ayant même de parler, fraîchement accueilli par d'autres, il fut, somme toute, assez supportable.

La journée se passa à discuter la révolution et l'administration de l'*École Emancipée*, le rapport moral, amputé des questions trop éprouvantes, les rapports avec le Syndicat National, dont personne ne saurait dire pourquoi il s'appelle ainsi, la plupart de ses membres n'ayant même pas leur carte à la C.G.T. réformiste.

Maurice Wullen.

P.S. — J'oubliais de noter l'enterrement de 1<sup>re</sup> classe — de la question : *Internationale de l'Enseignement*.

Bernard avait écrit un rapport substantiel, qui sera envoyé à tous les syndicats pour étude. Il lit une lettre longue, terriblement longue, de Barbusse, et celle de Romain Rolland, dont je vous ai cité la fin.

L'assemblée était, dans sa grande majorité, favorable aux conclusions de Bernier. Et les applaudissements furent quasi-unanimes quand, répondant à une interruption imbrûlée, il revendiqua le droit de décider de juger « suivant toute sa conscience, suivant toute sa raison », sans, pour cela, se faire frater à tout moment de contre-révolutionnaire ou de réactionnaire.

Il fallait éviter un vote, que l'on pouvait prévoir. Un interrupteur parle de l'enseignement de l'*Histoire* ; un autre, montre que l'on ne pouvait décider des questions aussi graves (l'enseignement de l'*Histoire* et non pas les principes de l'*Internationale*) en quelques heures.

Le Congrès, désorienté, voilà le renvoi aux syndicats, pour étude.

La Fédération éditera les rapports de Bernard et de Testud, avec les réponses que les syndicats communiqueront pour étude. Il lit une lettre longue, terriblement longue, de Barbusse, et celle de Romain Rolland, dont je vous ai cité la fin.

Le Syndicat du Finistère est le plus fort de la Fédération, et une bonne centaine de ses membres assistèrent aux séances du Congrès. C'est lui qui a pris en main la direction de la Fédération. Il comprend, au grand maximum, cinq à six communautés !

Il est midi. Les délégués se préparent à déjeuner. Bouet les supplie d'écouter Monnoussau, qui doit parler tout à l'heure. Je me souviens d'avoir pris l'indicateur d'une amie et d'avoir conclu : « Tiens ! Il prendra sans doute le rôle de 14 h. 45 ! »

Jusqu'à 2 heures, il tient la tribune, théâtral, poseur, puant de suffisance. Il ressort d'abord les clichés étais-l'an dernier à Paris : qu'il n'a pas eu le bonheur d'étudier comme nous ; qu'il a quitté l'école à 12 ans ; que ce qu'il sait il l'a appris le soir, après son travail, dans les livres, etc., etc. Pourtant, quand il passe, la serviette à la main, paradeur, escorté de son garde du corps barbu, il n'a guère l'allure d'un ouvrier d'usine et semble bien plus professeur que la plupart des congressistes. Faut dire aussi qu'il a lâché l'usine depuis pas mal de temps déjà !

Le Congrès, désorienté, voilà le renvoi aux syndicats, pour étude.

La Fédération éditera les rapports de Bernard et de Testud, avec les réponses que les syndicats communiqueront pour étude.

Le Syndicat du Finistère est le plus fort de la Fédération, et une bonne centaine de ses membres assistèrent aux séances du Congrès. C'est lui qui a pris en main la direction de la Fédération. Il comprend, au grand maximum, cinq à six communautés !

Il est midi. Les délégués se préparent à déjeuner. Bouet les supplie d'écouter Monnoussau, qui doit parler tout à l'heure. Je me souviens d'avoir pris l'indicateur d'une amie et d'avoir conclu : « Tiens ! Il prendra sans doute le rôle de 14 h. 45 ! »

Jusqu'à 2 heures, il tient la tribune, théâtral, poseur, puant de suffisance. Il ressort d'abord les clichés étais-l'an dernier à Paris : qu'il n'a pas eu le bonheur d'étudier comme nous ; qu'il a quitté l'école à 12 ans ; que ce qu'il sait il l'a appris le soir, après son travail, dans les livres, etc., etc. Pourtant, quand il passe, la serviette à la main, paradeur, escorté de son garde du corps barbu, il n'a guère l'allure d'un ouvrier d'usine et semble bien plus professeur que la plupart des congressistes. Faut dire aussi qu'il a lâché l'usine depuis pas mal de temps déjà !

Le Congrès, désorienté, voilà le renvoi aux syndicats, pour étude.

La Fédération éditera les rapports de Bernard et de Testud, avec les réponses que les syndicats communiqueront pour étude.

Le Syndicat du Finistère est le plus fort de la Fédération, et une bonne centaine de ses membres assistèrent aux séances du Congrès. C'est lui qui a pris en main la direction de la Fédération. Il comprend, au grand maximum, cinq à six communautés !

Il est midi. Les délégués se préparent à déjeuner. Bouet les supplie d'écouter Monnoussau, qui doit parler tout à l'heure. Je me souviens d'avoir pris l'indicateur d'une amie et d'avoir conclu : « Tiens ! Il prendra sans doute le rôle de 14 h. 45 ! »

Jusqu'à 2 heures, il tient la tribune, théâtral, poseur, puant de suffisance. Il ressort d'abord les clichés étais-l'an dernier à Paris : qu'il n'a pas eu le bonheur d'étudier comme nous ; qu'il a quitté l'école à 12 ans ; que ce qu'il sait il l'a appris le soir, après son travail, dans les livres, etc., etc. Pourtant, quand il passe, la serviette à la main, paradeur, escorté de son garde du corps barbu, il n'a guère l'allure d'un ouvrier d'usine et semble bien plus professeur que la plupart des congressistes. Faut dire aussi qu'il a lâché l'usine depuis pas mal de temps déjà !

Le Congrès, désorienté, voilà le renvoi aux syndicats, pour étude.

La Fédération éditera les rapports de Bernard et de Testud, avec les réponses que les syndicats communiqueront pour étude.

Le Syndicat du Finistère est le plus fort de la Fédération, et une bonne centaine de ses membres assistèrent aux séances du Congrès. C'est lui qui a pris en main la direction de la Fédération. Il comprend, au grand maximum, cinq à six communautés !

Il est midi. Les délégués se préparent à déjeuner. Bouet les supplie d'écouter Monnoussau, qui doit parler tout à l'heure. Je me souviens d'avoir pris l'indicateur d'une amie et d'avoir conclu : « Tiens ! Il prendra sans doute le rôle de 14 h. 45 ! »

Jusqu'à 2 heures, il tient la tribune, théâtral, poseur, puant de suffisance. Il ressort d'abord les clichés étais-l'an dernier à Paris : qu'il n'a pas eu le bonheur d'étudier comme nous ; qu'il a quitté l'école à 12 ans ; que ce qu'il sait il l'a appris le soir, après son travail, dans les livres, etc., etc. Pourtant, quand il passe, la serviette à la main, paradeur, escorté de son garde du corps barbu, il n'a guère l'allure d'un ouvrier d'